48e ANNEE (5e série) N° 35 27 AOUT 1931

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La situation religieuse en Italie en 1930. — II. La vie catholique au Canada. — III. L'Angleterre catholique. — IV. Les Elites intellectuelles en Allemagne et en France. — V. Les menaces contre l'Eglise en Espagne.

I

S'il est un pays dont la situation religieuse inquiète, en ce moment, l'opinion catholique du monde entier, en raison des soucis trop visibles et trop retentissants qu'elle donne au chef auguste de l'Eglise, ce pays est bien l'Italie fasciste. Le gouvernement de M. Mussolini, manquant, — cela n'est pas douteux, — aux engagements formels inscrits dans le Concordat désiré, préparé et signé par lui en 1929, s'est déchaîné contre l'*Action catholique*, dont sans doute il redoutait l'esprit de juste indépendance et de légitime liberté.

Il ne sera donc pas sans intérêt de rappeler ce qu'était ce mouvement d'Action catholique dont le fascisme avait solennellement promis de respecter l'existence et le libre développement.

Nous empruntons, sur ce point, d'intéressantes indications à un article publié par la revue *Le Christ-Roi*, dans son n° de janvier-février 1931. Cet article, signé du pseudonyme *Italicus*, a pour titre : *La Vie Catholique en Italie*.

L'auteur fait d'abord remarquer que trois écrivains récents, traitant de la vie intellectuelle de l'Italie, ont cru pouvoir négliger entièrement, ou presque, l'activité, « pourtant très riche et très variée, que les catholiques exercent dans toutes les branches de la vie nationale. » Ces trois écrivains sont le Français Crémieux et les Italiens Pezzolini et Pellizi. Seul ce dernier, jeune philosophe idéaliste, professeur à l'Université de Londres et collaborateur des principales publications italiennes, souligne en quelques phrases d'une part la vigueur de l'orthodoxie thomiste dans la philosophie catholique italienne, et d'autre part le caractère superficiel de certaines conversions au catholicisme dues à la politique religieuse du gouvernement fasciste.

Le livre de Pellizi est intitulé : *Les lettres italiennes de notre siècle*. On y lit cette appréciation, sur le premier point : « La pensée catholique italienne tient ferme à son grand patrimoine thomiste, en réagissant contre les cinquante années de barbarie philosophique positiviste » (p. 210). Et sur le second point, on y trouve le jugement que voici, qui n'est, hélas ! que trop vraisemblable : « Certaines conversions sont dues, de nos jours, au désir de montrer un zèle mal entendu pour les doctrines dont s'inspire la politique religieuse du royaume italien » (p. 276).

Mais Pellizi n'a pas cru devoir faire à la pensée catholique la part qui lui revenait dans l'ensemble de l'activité intellectuelle de l'Italie actuelle. Pour comprendre cette pensée catholique, il faut d'abord la mettre en contraste avec la pensée universitaire laïque.

Deux noms dominent cette dernière : ceux de Benedetto Croce et de Gentile. La philosophie se meut dans la sphère idéaliste où l'ont placée ces deux écrivains célèbres, dont la doctrine se rattache à celle d'Hégel. Mais, en raison sans doute de l'attitude religieuse du gouvernement, la plupart des penseurs se tiennent prudemment à l'écart des problèmes de la vie réelle, et se renferment dans le domaine de la pure érudition.

« Deux nouveaux centres de culture se sont, — au cours de 1930, — développés autour de la *Civilisation moderne* de Codiguola, et de la *Nouvelle Italie* de Russo. Mais il s'agit de mouvements sympathiques avec l'idéalisme et prospérant sous le patronage du Ministre de l'Instruction publique qui appartient, lui aussi, à cette école philosophique. »

Le fascisme attachant la plus grande importance au principe corporatif, des chaires ont été créées dans la plupart des Universités pour développer l'idée corporative. Mais un certain ridicule s'attache à ces créations improvisées : « Le professeur de droit corporatif est une des figures plaisantes les plus caractéristiques de la nouvelle culture fasciste. Les études politiques en général ont une valeur très médiocre, viciées qu'elles sont souvent par un ton apologétique qui leur enlève toute valeur scientifique. »

On sait que Gabriel d'Annunzio avait eu sur l'orientation de la littérature italienne une influence déplorable. L'immoralisme ou plutôt l'amoralisme était devenu une mode, qui versait trop souvent dans la plus immonde pornographie. Il n'était plus question, dans le roman italien, que de situations extraordinaires, de passions surhumaines, de caractères étranges, fantastiques, de problèmes invraisemblables, dans la solution desquels il n'était tenu absolument au-

cun compte des lois et des exigences de la morale et même du bon sens. Une sorte de romantisme de l'ordure sévissait. Cette infection semble actuellement s'être résorbée. Mais la littérature reste médiocre « On peut voir un symbole expressif de la décadence littéraire actuelle dans la parodie des *Fiancés* de Manzoni, récemment faite par Guy de Vérone, dans un de ses romans. »

« Les études religieuses ne sont cultivées que par quelques groupes solitaires qui, comme dans le cas de Buonaiuti, représentent les derniers restes du modernisme désormais disparu. »

L'activité d'un grand nombre d'écrivains italiens est absorbée, à l'heure actuelle, par la mise sur pied d'une vaste Encyclopédie, dirigée par Gentile. Pour les articles religieux, il est intéressant de noter que Gentile a eu l'excellente pensée de recourir parfois à des auteurs nettement catholiques, tels que le P. Vaccari, qui a rédigé l'article *Bible*. Mais il a fait appel d'autres fois à des écrivains moins sûrs, tels que Pincherle, un disciple du moderniste Buonaiuti, qui a été chargé d'une partie de l'article *Saint Augustin*.

Tout le monde sait que la grande figure de l'évêque d'Hippone, dont le quinzième centenaire a été célébré en 1930, a été retracée de main de maître par l'écrivain catholique le plus connu de l'Italie actuelle : Giovanni Papini. Son ouvrage a pu provoquer certaines critiques de la part d'une science pédante, mais on doit y reconnaître, soit au point de vue doctrinal, soit au point de vue style, la meilleure évocation du merveilleux Docteur africain. Les éditions de cet ouvrage se sont multipliées et les traductions en diverses langues également, en sorte que la faveur du public pour ce beau travail ne saurait faire aucun doute.

Le centenaire de S. Augustin a eu du reste pour résultat de nous apporter toute une série d'études sur le grand saint et son époque : l'ancien ministre catholique Meda a donné par exemple à la collection *Athena*, qui est très répandue en Italie, un portrait fort réussi du grand maître de la pensée catholique occidentale. D'autres travaux étaient signés des PP. Bassi et Concetti, de Bellandi et de della Rocca. La Semaine augustinienne, qui eut lieu au printemps de 1930, avait rassemblé des théologiens et des philosophes du monde entier.

Les catholiques poursuivent d'autre part la publication, en des collections soigneusement éditées, des principaux chefs-d'œuvre de la pensée catholique à travers les âges. Le nombre et le succès de ces collections prouve l'intensité de vie intellectuelle chez les catholiques, notamment dans les cercles d'études, qui sont l'une des formes les plus importantes de l'Action catholique. Enumérons : *Les livres de la foi*, dirigés par Giovanni Papini, — *Les textes chrétiens*, dirigés par Manacorda, — *La pensée chrétienne*, dirigée par Colombo, — la *Morcelliana*, qui, sous le patronage de l'Œuvre pour la préservation de la foi, édite d'excellentes traductions de livres catholiques, — la *Fiorentina*, qui a publié en seconde édition une belle traduction de la Bible. Parmi les livres traduits, signalons ceux de Belloc : l'*Europe catholique*, — d'Adam : *L'Essence du catholicisme*, — de Guardini : *L'Esprit de la liturgie*, — de Grabmann : *Mystique catholique*. Ces traductions étaient dues à Bendiscioli. En outre le professeur Scremin, de l'Université de Sassari, a donné en 1930, chez Marietti, le grand éditeur catholique de Turin, une étude sur le problème de l'éducation de la chasteté, qui a suscité des discussions et un vif intérêt en diverses Revues italiennes. Les éditions « Studium » des universitaires catholiques ont publié, de leur assistant général, Mgr Montini, une étude pénétrante des rapports de l'âme moderne avec la vie intellectuelle, sous le titre de *Conscience universitaire*. Il convient de signaler également les travaux de de Luca, qui s'occupe particulièrement de l'histoire de la spiritualité catholique en Italie, de Giordani, qui a publié récemment une belle étude sur *Saint Jean Chrysostome* et une autre sur les apologistes chrétiens des premiers siècles.

Il est fâcheux, par contre, de constater l'insuffisance très nette des ouvrages purement littéraires émanant de plumes catholiques. Point d'écrivains originaux, nul encouragement du public, accueil défiant de la part des groupements catholiques. Les bonnes plumes catholiques ne trouvent d'ordinaire l'hospitalité que dans des Revues ou collections « neutres. » Signalons d'Amico, Gerace, Cicognani. Les *Conversations sur l'Evangile* d'Angelini et *La veille de l'Epoux* de Casini font exception à l'universelle médiocrité des publications littéraires catholiques en Italie. Le théâtre catholique n'a pas encore donné un ouvrage de valeur, malgré la belliqueuse activité des Revues théâtrales des jeunes et le Congrès pour le théâtre catholique tenu à Côme au printemps de 1930. « Tandis que les études religieuses ont un développement qui fait toujours mieux espérer, l'art, du côté catholique, reste le Cendrillon qui n'a pas encore su puiser ses inspirations aux sources intarissables de la pensée et de la vie chrétiennes. »

Nous avons déjà eu l'occasion de souligner ici-même l'importance primordiale des Universités catholiques dans les sociétés modernes. C'est surtout dans le domaine intellectuel qu'il faut dire : « Les absents ont toujours tort ! » Si nous sommes absents d'une région de la science ou de la vie intellectuelle, nous pouvons être certains que de cette région jailliront des critiques, des objections, des négations même contre nos croyances. Dès que nous apparaissons, au contraire, les chuchottements suspects s'interrompent et l'esprit d'opposition éprouve le besoin très marqué de la prudence.

L'Italie catholique possède une toute jeune Université, orgueil du Souverain Pontife actuellement régnant : celle de Milan, placée sous le vocable du Sacré-Cœur. Le génie réalisateur du P. Gemelli a

réussi à grouper là les meilleurs penseurs italiens. La Faculté de philosophie contient une phalange remarquable de jeunes écrivains d'avenir. Ils constituent ce que l'on peut appeler dès à présent « l'Ecole de Milan. » Le professeur Carlini, recteur de l'Université officielle de Pise, n'a pas hésité à reconnaître, dans la revue *Leonardo,* que cette école représente actuellement le principal centre italien d'études philosophiques et qu'elle s'impose à l'attention de tous les milieux intellectuels laïques.

« Les maîtres de l'Institut milanais sont, pour la plupart, formés selon la méthode de l'école de Louvain. Après une période de polémique victorieuse contre le positivisme, ils ont été amenés par la nécessité à faire face aux différentes formes d'idéalisme néo hégélien qui se sont affirmées, surtout en Italie, ces temps derniers. C'est ainsi que l'on a eu les critiques pénétrantes du P. Ciocchetti, qui a analysé la doctrine de l'idéalisme italien en deux remarquables études. Parmi les critiques de l'idéalisme, on doit citer deux jeunes hommes : Casotti et La Via, qui sont deux convertis, ayant été, le premier disciple de Codiguola, et le second de Gentile lui-même, dont il s'est éloigné avec un certain bruit. Casotti a publié, en 1930, une étude critique sur le pédagogiste italien Lambruschini, tandis que La Via a présenté à la Faculté de philosophie de l'Université de Milan quelques mémoires qui ont été l'objet de discussions très intéressantes, de la part surtout de Bontadini, un autre jeune, qui, tout en n'ayant pas encore beaucoup publié, est cependant un des meilleurs espoirs de l'école de Milan. »

Ce qui est remarquable, dans ce groupe de penseurs catholiques, c'est ce qu'on pourrait appeler la « concordia discors, » l'accord sur le fond et la diversité dans les points de vue, une variété qui n'exclut pas l'unité et ne dégénère jamais en anarchie. N'est-ce point le grand rêve de la Science catholique de réunir tous les esprits dans l'unité fondamentale, sans nuire à la fécondité et sans tomber dans la monotonie du conformisme paresseux ?

A côté de la critique de l'idéalisme, l'école de Milan opère aussi une révision de la philosophie moderne. Ciocchetti la voit évoluant vers une « spiritualisation » de plus en plus accusée. Olgiati note chez elle une tendance vers le « concret ». Les deux points de vue ne s'opposent pas. Et Olgiati a déjà analysé fort subtilement, sous le rapport du caractère « concret, » les philosophies de Spinoza, Berkeley, Bergson. Il a publié en 1930 un volume de premier ordre sur Leibnitz. Olgiati, bien catholique en cela, aime aussi à se pencher sur les foules. Il poursuit une œuvre de divulgation dans les masses : après la publication d'un *Syllabaire du christianisme,* il vient de publier un *Syllabaire de la morale catholique,* précieux manuel qui éclaire l'aspect surnaturel de l'éthique catholique. Ces publications atteignent des tirages de dizaines de milliers d'exemplaires et exercent une large influence sur les milieux catholiques italiens.

Le professeur Masnovo, qui est le plus docte écrivain d'Italie en matière de philosophie médiévale et le représentant du thomisme pur, a publié un volume important sur *Guillaume d'Auvergne et S Thomas,* intéressante contribution à l'étude d'un des plus profonds problèmes de philosophie du Moyen-Age. Il a aussi indiqué, dans un petit volume récent, sa position personnelle à l'égard des grandes questions métaphysiques.

Le problème critériologique est étudié d'autre part, avec une puissante originalité, par Zamboni, qui n'a encore publié dans les éditions « Studium » que le sommaire de son œuvre capitale, mais de qui l'on attend un travail de première importance. Le P. Gemelli trouve encore le temps de poursuivre ses études de psychologie, et Padovani se spécialise dans l'Histoire de la religion.

Les professeurs de la Faculté des Lettres se sont fait connaître aussi par des travaux de critique littéraire de grand intérêt ; Olivero notamment a publié sur la littérature anglaise un ouvrage qui compte parmi les meilleurs.

On ne saurait exagérer, certes, l'intérêt vital qui s'attache pour l'avenir de l'Eglise d'Italie à la prospérité et au développement de l'Université du Sacré-Cœur. Les Italiens, d'ailleurs, comprennent fort bien l'utilité primordiale de leur Université catholique ; ils donnent chaque année des millions pour l'entretenir.

Il serait injuste toutefois de ne pas signaler parmi les professeurs des Universités d'Etat d'excellents auteurs catholiques : Mazzantini, de Turin, qui a publié en 1930, dans le sens thomiste, une étude intitulée : *La lutte pour l'évidence,* et qui a exposé d'autre part les doctrines esthétiques de S. Thomas ; — Stefanini, de Padoue, qui est en train d'élaborer une théorie qu'il nomme « l'idéalisme chrétien » et qui se rattache au platonisme augustinien ; — Mgr Gambaro, de l'Université de Rome, qui enseigne la pédagogie chrétienne ; — Simone et della Rocca, de Naples, tous deux attachés à la philosophie traditionnelle catholique ; — Mignosi, qui joint au thomisme des vues de dilettante littéraire et qui professe à Palerme. D'autre part, l'évêque sicilien Mgr Sturzo, le frère de don Sturzo, l'ex-leader du Parti populaire italien, expose et défend, dans la *Revue d'autoformation* qu'il a fondée, les doctrines de néo-synthétisme qui lui sont chères [1].

En somme, une grande ardeur se manifeste en Italie pour les études philosophiques. C'est un bon signe pour l'avenir. Le thomisme s'affirme hautement en face de l'idéalisme des docteurs officiels. S'il est vrai que ce sont les idées qui mènent le monde, c'est dans ce grand mouvement d'idées qu'il faut chercher les indices de l'orientation

[1] On n'a pas oublié que le Saint-Office l'a invité à se rétracter sur certains points (*Acta Apost. Sedis* du 4 mai 1931, p. 161 ; *Ami*, p. 487).

future italienne, et c'est peut être dans l'aversion secrète du néo hégélianisme italien pour l'harmonie thomiste qu'il faut voir la cause profonde du conflit qui met aux prises actuellement le fascisme et l'Eglise.

N'oublions pas que l'idéalisme hégélien divinise l'Etat, ne veut rien admettre en dehors de l'Etat, ne veut connaître d'autre devoir que celui de servir l'Etat et résume toute morale dans la conception de l'« Etat-éthique, » absorbant toute activité, toute croyance, toute volonté en lui et subordonnant tout à ses fins propres. Dans une telle conception, il n'y a place ni pour la liberté syndicale que la sociologie chrétienne a toujours soutenue en se basant sur la dignité de la personne humaine, ni pour la liberté de l'Action catholique, telle que l'Eglise a le droit et le devoir de la réclamer. C'est là que se trouve la source du conflit entre le fascisme et le catholicisme. Tout ce que l'on peut espérer, c'est que les dirigeants du parti fasciste comprendront que l'idéologie doit céder le pas à l'intérêt national. Ils ne peuvent que perdre à s'obstiner à combattre cette Eglise dont ils ont sollicité eux-mêmes le concours, en se promettant peut être de l'asservir au lieu de s'inspirer de ses directives éternelles. Ils connaîtraient bien mal l'histoire, s'ils s'imaginaient qu'il y ait intérêt pour leur parti et pour le royaume à recommencer la Querelle du Sacerdoce et de l'Empire.

Mais descendons des hauteurs de la pensée pour constater l'activité de cette Action catholique dont le fascisme a souligné lui-même, à la face du monde, l'importance, en la prenant comme objet de son ire.

Cette Action, qui s'était beaucoup occupée jadis de questions sociales, se cantonnait prudemment et loyalement, depuis le Concordat, dans les questions religieuses. Le Concordat en effet ne lui reconnaissait officiellement que ce terrain. Il va sans dire cependant que la religion ne peut éviter de se prononcer sur les problèmes moraux qui sont au fond des questions sociales, ou même des questions politiques. Dès qu'il s'agit de l'être humain, le point de vue moral émerge partout, et la morale ne saurait, quoi qu'en disent les idéalistes néo-hégéliens, puiser ses normes dans les volontés de l'Etat, mais bien dans les commandements de Dieu, c'est-à-dire en somme dans la religion.

Au cours de 1930, l'Action catholique italienne avait accentué encore son caractère spécifiquement religieux. Les journées et semaines d'études, les cours d'instruction, congrès, exercices spirituels, se sont multipliés dans toutes les régions du pays. Le Centre de Rome, présidé par le commandeur Ciriaci, veillait à secouer toutes les apathies, à encourager toutes les bonnes volontés. Il semblait pourtant que la cessation brusque de l'anticléricalisme, à la suite de la conclusion du Concordat, avait eu pour résultat de diminuer l'effort catholique de la défense de la foi. Il est à croire que le premier effet de l'offensive fasciste sera de réveiller les énergies assoupies. Les Congrès ont presque constamment remis sur le tapis la question de savoir sur quel terrain devait se mouvoir désormais l'activité défensive catholique : le fascisme s'est chargé de donner du travail aux lutteurs catholiques.

Ce qui semble avoir le plus affolé les dirigeants fascistes, c'est la prospérité prodigieuse des groupes de jeunesse catholique. On pouvait affirmer qu'il n'y avait pas une paroisse où un cercle catholique ne groupât des jeunes gens sous la direction apostolique d'un prêtre. L'association la plus importante par le nombre de ses adhérents et par ses initiatives était la « *Gioventù cattolica,* la Jeunesse catholique. » Mais il faut signaler aussi la « *F. U. C. I.*, Fédération universitaire catholique italienne, » qui, à la différence des organisations fascistes, uniquement occupées de manifestations sportives, attachait une très grande et juste importance à l'étude de la doctrine. C'est cette fédération qui publie la Revue *Studium.* Elle possède aussi son journal hebdomadaire et sa Société d'édition. Les organisations d'hommes étaient moins prospères. Celles de dames et jeunes filles restaient limitées aux pratiques pieuses. Mais précisément parce que l'Eglise semblait avoir mis la main sur une jeunesse ardente, active, combative, véritable force d'avenir et réserve d'énergie et de savoir pour le pays, le fascisme n'a pu tolérer qu'une telle puissance se développât à côté de lui et dans son sein.

Tout ce qu'on vient de dire nous apprend que la guerre déclarée par Mussolini aux groupements catholiques n'est qu'une phase de l éternelle lutte entre la force et l'idée. Nous ne pouvons croire que la force l'emporte. Ce serait le premier échec connu d'une des plus grandes lois de l'histoire.

Ajoutons en terminant que la piété italienne, suivant un mouvement qui est général dans toute l'Eglise et particulièrement fort en Allemagne, s'est éprise d'un bel intérêt pour la liturgie, qu'elle n'avait que trop négligée jusque-là. Le mouvement liturgique a commencé, il y a dix-huit ans, par la création de la *Rivista liturgica* (Revue liturgique), que dirige don Caronti. Le grand théoricien de la liturgie est actuellement le cardinal Schuster, auteur d'un profond commentaire théologique et historique du Missel romain. Son *Liber Sacramentorum,* édité par Marietti, a été achevé en 1930 par la publication d'un neuvième et dernier volume. C'est le meilleur ouvrage que le clergé italien ait écrit sur ce sujet. La liturgie a trouvé d'efficaces propagateurs dans les milieux intellectuels. Le cardinal La Fontaine, de Venise, et l'évêque Rodolfi, de Vicence, se sont très opportunément occupés de publications populaires, mettant les simples fidèles en état de comprendre et de suivre intelligemment les divins Mystères.

On ne saurait attacher trop d'importance à ce

réveil liturgique. La piété populaire, comme la piété la plus raffinée et la plus mystique, trouvent également leur appui et leur nourriture dans la liturgie bien interprétée et bien saisie de tous.

II

Pendant que l'Italie menace de se montrer infidèle à ses nobles traditions catholiques, il est agréable de voir s'affirmer sur un autre point du globe le loyalisme le plus touchant et le plus tenace aux mêmes traditions. Le Canada de langue française s'apprête à célébrer avec éclat le quatrième centenaire de son émouvante histoire.

Le 24 juillet 1534, Jacques Cartier plantait à Gaspé une croix de trente pieds de haut, portant un écusson orné de trois fleurs de lys, au-dessus desquelles on lisait ces mots : « Vive le roi de France ! » C'est pour commémorer cet événement qu'une association canadienne portant le fier titre des « Croisés du Christ-Roi » a formé un comité du « Souvenir canadien, » chargé de recueillir des fonds pour la construction, à Gaspé, d'une cathédrale qui remplacera l'ancienne, dévorée l'an dernier par un incendie, et qui sera dédiée au Christ-Roi.

Don Léonce Crenier envoie de Saint-Benoît du Lac, au Canada, un court article sur ce projet à la revue du *Christ-Roi*, pour ce même n° de janvier-février que nous venons de citer. On trouve dans cet article de brèves indications sur l'intensité de la foi catholique dont vivent, depuis quatre cents ans, sans défaillance, les Canadiens français.

Notons d'abord que le Comité du « Souvenir canadien » groupe les plus hautes personnalités du pays. Il a pour Président d'honneur le cardinal Rouleau, archevêque de Québec, pour haut Protecteur Mgr Ross, évêque de Gaspé, pour premier Patron l'honorable M. Lemieux, — un nom bien français, — président des Communes du Canada. Dans la Commission d'initiative se trouvent réunis quelques-uns des plus beaux noms du Canada français.

Le Saint-Père a approuvé l'entreprise par une lettre du cardinal Secrétaire d'Etat commençant en ces termes : « C'est bien de tout cœur que le Saint-Père approuve l'idée de commémorer, par l'érection d'une basilique nationale dédiée au Christ-Roi, le quatrième centenaire de la date où la croix de Notre Seigneur, plantée par le célèbre navigateur Jacques Cartier, marqua le début du règne de Jésus-Christ sur ce noble pays, qui devait rester fidèle à son divin Maître avec une loyauté si pleine et une fidélité si exemplaire... »

Ces paroles contiennent une constatation et un éloge peu banals. Quel pays en effet pourrait actuellement se glorifier d'être toujours resté attaché à la foi des ancêtres, sans que jamais aucun oubli public, aucune négligence grave ait marqué une lassitude ou une velléité de changement !

Les catholiques de la Nouvelle-France entendent bien, en construisant une cathédrale à Gaspé, affirmer quelque chose. Ils veulent dire solennellement qu'ils sont toujours fidèles à leurs origines, — offrir au Christ-Roi un hommage de reconnaissance pour les bienfaits du passé, — se grouper autour de lui pour les luttes de l'avenir.

Ils sont d'une race que nulle autre n'a surpassée dans l'amour du Christ. Ils représentent pour nous l'esprit qui animait la vieille France. De même qu'ils parlent une langue où abondent les termes archaïques et qui semble n'avoir pas changé depuis ce grand XVII^e siècle d'où ils tirent leur filiation, ainsi leur religion a conservé cette fermeté, cette grandeur, cette sainte énergie, cet enthousiasme contenu et fier qui distinguaient la foi d'un Bérulle, d'un Condren, d'un Vincent de Paul, d'une Marie de l'Incarnation, — la célèbre Ursuline, — des premiers Sulpiciens et des Jésuites français contemporains de l'expédition de Jacques Cartier. Et ce serait une erreur de s'imaginer que cette foi s'est conservée comme une momie dans des bandelettes embaumées. Non, elle a toujours connu et courageusement affronté la lutte. Avec une obstination dont l'histoire offre peu d'exemples, on a tout fait, depuis 1760, pour angliciser cette race canadienne, c'est-à-dire pour la détacher de sa foi, et elle a toujours résisté avec une force, une persévérance, un sublime entêtement que rien n'a pu vaincre.

Encore aujourd'hui, si le peuple canadien jouit de larges libertés, conquises de haute lutte, il se sait toujours menacé. L'immigration anglaise se poursuit, formidable, et rien n'est négligé pour favoriser les colons et ouvriers anglais, au détriment des cultivateurs franco-canadiens, que l'on force parfois à s'expatrier, par l'impossibilité de vivre et de prospérer sur le sol paternel, et de passer aux Etats Unis, où bien souvent ils sont exposés à perdre leur foi et leur langue.

Il faut reconnaître que la langue anglaise progresse au Canada. Un mal inconnu jusque-là dans le pays accentue le recul du français : la limitation des naissances. Le « néo-malthusianisme, » ce mal rongeur des « vieux pays » et surtout de l'Angleterre, s'infiltre peu à peu dans les régions les plus fécondes jusqu'ici. Le mal est déjà devenu assez sensible pour attirer l'attention de l'épiscopat, qui est intervenu énergiquement.

Mais cette fidélité à leurs origines, les Canadiens savent bien qu'ils la doivent à une préservation particulière, à une véritable faveur du Christ. Depuis que Jacques Cartier a érigé la croix à Gaspé, le Christ a été le Roi du pays et il l'a été d'une façon incomparable. Aujourd'hui encore les Canadiens français qui n'ont pas la foi sont une infime exception. « Un prêtre qui vient d'Europe et exerce du ministère au Canada est frappé du grand nombre de belles âmes qu'il y rencontre et de la fermeté de la foi chez la plupart des catholiques du pays. » Il a une véritable révélation de ce que fut l'unanimité dans la foi aux grandes époques de l'histoire du catholicisme, tel que le XVII^e siècle français. « Il n'est même pas très rare

de rencontrer ici des âmes héroïques, de véritables saints. »

« Le Christ a été, au Canada, le Roi des intelligences. Il l'a même été très exclusivement, car les faux systèmes philosophiques, qui pullulent en Europe, n'ont pas encore pénétré ici. Beaucoup de gens qui ne sont pas dépourvus de bon sens disent que ce n'est pas dommage. » Sans doute, il en résulte une curiosité intellectuelle moins éveillée. Le Canadien n'est pas en quête de systèmes, il est tranquille dans la possession de sa foi, qui est pour lui la vérité absolue. Il n'a même pas à s'inquiéter des fausses doctrines, comme les catholiques éclairés des pays d'opinion divisée, car il n'en sent point la menace. Il connaît bien sa religion, il n'a pas de difficultés à son sujet. Il la pratique bien. Il y trouve le bonheur ici-bas et la promesse du bonheur éternel. Il ne demande rien de plus. Il doit tout à l'Eglise. C'est elle qui a créé tous les centres d'instruction dont il profite. Il lui obéit aussi parfaitement que jamais nation chrétienne n'obéit à la loi du Christ. « Dans les autres domaines de la vie canadienne, par exemple dans la politique, les arts, la littérature, la royauté du Christ s'affirme aussi, prépondérante, en ce sens que la plupart des hommes politiques, des artistes, des écrivains, sont des catholiques et mettent généralement leur conduite d'accord avec leur foi. » Il ne s'imprime pour ainsi dire pas de mauvais journaux, ni de mauvais livres, dans le pays. La Mère Marie de l'Incarnation disait : « Le Canada est un pays spécialement gardé par la Providence. » C'est toujours vrai.

Mais si les Canadiens n'ont pas de difficultés internes provenant de leur foi, ils n'ignorent pas que la lutte est l'une des conditions essentielles de l'existence chrétienne sur la terre. Le Canada est un royaume du Christ. Mais c'est un royaume très menacé. Il faut le défendre. Tous les Canadiens constatent que la foi tend à diminuer, surtout dans les villes. Sous quelles influences ? Il y a d'abord la franc-maçonnerie, l'ancienne, celle qui se présentait sous des dehors bénins, qui cheminait dans l'ombre, sous le patronage de la philanthropie, dissolvant lentement la foi par le mirage de la « religion naturelle, » en dehors de toute révélation. La loge « L'Emancipation, » de Montréal, qui avait été dissoute, s'est reconstituée. Elle a engendré des filiales. M. Louis Arnould écrivait en 1913, dans *Nos amis les Canadiens* [1], qu'une vague d'irréligion s'annonçait au Canada. Il ne se trompait pas. Cette vague monte particulièrement à Montréal. « Elle est favorisée par la misère qui règne dans les milieux ouvriers. Depuis quelques années surtout, la crise économique qui sévit a déterminé, chaque hiver, dans un grand nombre d'exploitations industrielles, un chômage intense. Le précédent hiver, dans la seule industrie de la fourrure, il y avait à Montréal quinze mille chômeurs. Il en résulte de grandes souffrances, qui aboutissent souvent à l'abandon de la foi, et d'autant plus facilement que les agents de Moscou sont là. Dans les classes riches, c'est le plaisir de plus en plus recherché, surtout depuis la guerre, qui détourne de Dieu beaucoup d'âmes. »

[1] In-8, illustré, 6 f. ; Tours, Mame.

Cependant, ce ne sont pas là les plus grands périls qui menacent la foi canadienne. Le plus grave danger, c'est l'américanisme. Les Etats-Unis envahissent tout au Canada. Ils s'emparent des grandes industries. Ils sont favorisés par le poids formidable de leurs capitaux. Ils cherchent à capter toutes les richesses naturelles du pays. Ils inondent le pays de leurs « magazines », de leurs « films », ils réussissent à faire pénétrer au sein de cette vieille civilisation hautement spiritualiste leur esprit grossièrement matérialiste et utilitaire. Il y a, de la part des chefs d'entreprise américains, une véritable tentative de conquête économique du Canada, qui pourra bien avoir prochainement le sort du Mexique.

Il faudra aux Canadiens français une clairvoyance, une volonté, une union fraternelle hors de pair, pour pouvoir résister à la poussée des ambitions yankees. Il n'est pas question ici, naturellement, des américains catholiques. On sait que les non-catholiques sont la grande majorité. Puisse la croisade qui s'amorce pour l'érection de la cathédrale de Gaspé servir à fortifier ces admirables chrétiens dans leur foi et dans la résolution de ne jamais se laisser arracher de leur fidélité séculaire à l'Eglise catholique !

III

Ce que l'on vient de dire du péril que l'américanisme fait courir à la foi séculaire des Canadiens nous permet de comprendre quel grand malheur ce fut pour la chrétienté que la sécession de l'Angleterre, au XVIe siècle. Si quelque chose peut nous consoler des conséquences désastreuses du schisme henricien et de l'Etablissement d'Elisabeth, ce sont les progrès accomplis en Angleterre par ce catholicisme qui était devenu, depuis la conspiration des Poudres, au début du règne de Jacques Ier, et qui est resté pendant des siècles, la « bête noire » de la nation.

On a célébré en 1928 le centenaire de l'émancipation des catholiques en Angleterre. Cette émancipation fut en grande partie l'œuvre du grand Irlandais O'Connel. Ce furent ensuite les immigrations irlandaises qui grossirent les effectifs catholiques en Angleterre, au temps même où la conversion de John Harry Newman éclatait comme un coup de tonnerre dans la quiétude de la possession anglicane et venait interrompre définitivement la prescription en sa faveur.

Où en sont ces effectifs à l'heure actuelle ? Quels problèmes se posent aujourd'hui devant nos frères catholiques d'Angleterre ? C'est ce que M. le chanoine Joseph Couturier, professeur à l'Institut catholique de Paris [1], a essayé de dire dans un

[1] L'auteur des articles parus ici en 1928 sur le « Book of Common Prayer. »

article du *Christ-Roi* de mars-avril 1931, intitulé : *La vie catholique en Angleterre.*

D'une façon générale, on peut dire que l' « activité catholique aux Iles britanniques s'est attachée à faire passer dans le domaine pratique les résolutions du Congrès de 1928 et à donner une impulsion nouvelle à la marche en avant du catholicisme. »

Les grandes associations religieuses dont la création et le développement furent la principale préoccupation du cardinal Bourne, digne successeur du grand Manning, ont continué de progresser. La C. T. S. (Catholic Truth Society), qui édite des tracts, des livrets de propagande et d'apologétique [1], de petits ouvrages alertes, vigoureux et clairs, où sont affirmés nettement les principes catholiques et défendus victorieusement les dogmes de l'Eglise, s'est trouvée trop à l'étroit dans son ancien local de 72, Victoria Street, à Londres. Elle s'est transportée près de la cathédrale de Westminster, au 38-40, Eccleston Square, S. W, 1, où elle a rejoint la *Propagation de la Foi* et la *Sainte-Enfance,* qui habitent au 159 de la même place. Au cours de 1930, la C. T. S. a répandu plus d'un million de pamphlets, brochures, volumes etc. Son stock comprend actuellement 14.000 volumes et publications diverses.

L'*Apostolat de la Mer* a tenu à Liverpool, au début de septembre 1930, un Congrès qui fut particulièrement encourageant.

Une nouvelle association s'est fondée : *La Guilde des Artistes et des Artisans catholiques.*

Les journaux catholiques continuent à défendre vaillamment la cause de la vérité contre les attaques du protestantisme et de l'agnosticisme. L'un des plus répandus et des plus anciens, *The Universe,* — auquel collaborent notamment des écrivains de tout premier ordre, tels que Chesterton et Hilaire Belloc, — a célébré son 70e anniversaire. A cette occasion, il a publié un sommaire de sa propre histoire et un fac-similé de son premier nº, en date du 8 décembre 1860.

Le *Catholic Directory,* annuel, nous renseigne sur le nombre des convertis de l'année écoulée. Mais la dernière année pour laquelle ses statistiques sont établies n'est pas encore 1930, mais 1929. Il y eut, cette année-là, 12.075 conversions pour l'Angleterre et le Pays de Galles, soit 300 de moins que l'année précédente. L'augmentation totale du nombre des catholiques, y compris le mouvement des naissances et défalcation faite des décès ou des apostasies, s'élève à 31.571. Le nombre des catholiques (Ecosse non comprise) atteint 2.206.244. L'augmentation globale, depuis 1920, a été de 290.739, sur lesquels on compte 121.973 convertis. Il y a lieu de remarquer que le mouvement des naissances semble profiter particulièrement au catholicisme. On sait que le *birth-control,* — ou restriction volontaire de la natalité, — est une maladie qui atteint terriblement les milieux anglicans, surtout depuis que les évêques anglicans ont cru devoir faire une déclaration qui est apparue à tous, et spécialement aux intéressés, comme une approbation.

L'Angleterre catholique (toujours Ecosse non comprise), compte 2.897 prêtres ou séminaristes, en augmentation de 112 depuis 1920. Le Clergé régulier compte 1.587 membres. Quinze églises nouvelles ont été ouvertes au culte, accusant un total de 1.579. Huit chapelles ont été construites : total, 649. Le nombre des écoles secondaires, — dont les catholiques en raison du caractère tendancieux des Manuels, surtout en Histoire, éprouvaient un besoin pressant, — a augmenté de 10. Il s'élève à 511, avec 4.925 élèves de plus, au total 58.822. Le nombre des écoles élémentaires s'est accru de 20, il s'élève à 1.351, avec 5.315 élèves en plus, soit 379.484.

Pour comprendre toute la portée de ces statistiques, il suffit de se rendre compte du pourcentage moyen de la population scolaire par rapport à la population globale d'un pays. En France, la population des écoles primaires est environ le huitième de la population globale. La population des écoles secondaires ne dépasse pas le vingtième du chiffre total des Français. Si l'on appliquait ces pourcentages à l'Angleterre, on s'apercevrait que la population des écoles primaires catholiques correspond à une population catholique totale de plus de 3 millions d'habitants, et celle des écoles secondaires à une population de plus de 11 millions d'âmes. Or, les catholiques ne sont pas 2 millions et quart. Leurs écoles sont donc très fréquentées. C'est le contraire de ce que nous constatons en France !

Parmi les convertis de marque, on relève les noms de : Colonel Mackay, dont la conversion effectuée il y a trois ans n'a été rendue publique qu'à sa mort ; Edmund Whittaker, professeur de mathématiques à l'Université d'Edimbourg ; le révérend Harold Flower, américain qui s'est converti en Angleterre ; la comtesse de Craven et son jeune fils de treize ans, lord Craven ; lady Perdita Asquith, petite-fille de l'ancien premier ministre, et dont la mère, la sœur et le frère aîné sont déjà catholiques ; le révérend F. Cyril, ministre anglican ; Evelyn Waugh, romancier et homme de lettres.

Deux convertis de marque de 1928, Miss Sheila Kaye-Smith et le Rév. Vernon, sont devenus dès le premier jour d'actifs apologistes catholiques et ont publié d'émouvants récits de leur conversion.

Si l'on recherche les raisons du mouvement véritablement puissant qui porte beaucoup d'Anglais vers la religion de leurs plus lointains ancêtres, la religion de leurs belles cathédrales médiévales, on constate que l'anglicanisme perd du terrain de deux côtés à la fois : à droite, se détachent les hommes vraiment religieux, pour venir à la foi catholique, parce qu'ils sont scandalisés

[1] Elle vient de publier (en français) une brochure du chanoine J. Couturier qui rendra bon service aux catholiques du continent voyageant en Angleterre : *Comment reconnaître une église catholique en Angleterre,* 24 p. in-12, 2 pence.

de ce qui se passe à leur gauche et surtout à l'extrême gauche. Il y a des anglicans qui tombent dans un tel laxisme doctrinal qu'à peine se distinguent-ils des incroyants, et ils n'empêchent pas pour autant leur ouailles de déserter la foi chrétienne pour tomber dans l'agnosticisme, qui fait en Angleterre de terribles ravages. Un grand journal, le *Daily News*, n'hésitait pas, en juillet 1930, à publier un pénétrant article adressé directement aux évêques anglicans et dont le sens général était le suivant : Vous nous reprochez de ne plus avoir la foi. Mais à qui la faute ? Les Jésuites disaient jadis : Donnez nous un enfant jusqu'à l'âge de neuf ans et nous lui donnerons une orientation religieuse pour sa vie entière. Vous, vous nous avez eus dans les écoles d'Etat jusqu'à l'âge de quinze ans et au-delà, nous avons suivi tous vos cours de religion, nous avons assisté à tous vos offices, nous avons chanté tous vos cantiques, et vous ne nous avez pas préservés du doute et de ce que vous appelez l'erreur. Ne serait-ce pas que l'Eglise d'Angleterre manque de l'esprit apostolique ?

Comment veut on que le public ne soit pas surpris et scandalisé d'entendre un Dr Barnes, évêque anglican de Birmingham [1], traiter, du haut de la chaire, les croyances chrétiennes de puérilités qu'il convient de rajeunir grâce aux certitudes de la science moderne, telle que l'origine simiesque de l'homme, ou un Dr Dean Inge prêcher du haut de la chaire de Saint-Paul, à Londres, le modernisme le plus dissolvant ? En face de tels abandons, comment les fidèles ne perdraient-ils pas toute confiance en leur Eglise ? Notez que la Conférence de Lambeth, sorte de Concile pan-anglican, qui se tient tous les dix ans, a eu lieu en 1930. On y a approuvé un projet de Fédération entre Eglises anglicanes et Eglises non-conformistes aux Indes, qui implique la négation du sacerdoce et de l'épiscopat sacramentels admis dans l'anglicanisme. On y a abandonné la lutte scolaire. Enfin, c'est là que la déclaration trop obscure pour n'être pas interprétée comme une approbation du « birth-control » a été émise.

Tout ce qui a encore le souci des intérêts chrétiens doit désormais regarder vers Rome, — Rome centre d'unité universelle, et citadelle de vérité évangélique.

Le grand problème qui préoccupe justement, à l'heure actuelle, les catholiques anglais est le problème scolaire. On ne dira jamais assez l'importance capitale de cette question de l'enseignement. Nous sommes à une époque d'industrialisme intensif, où nul ne peut réussir dans la vie sans instruction. Mais qui ne voit que l'instruction, en s'emparant de l'esprit de l'enfant, intervient dans sa vie la plus intime, touche à son âme, à son cœur, à sa conscience, met en branle ses intérêts éternels ? Que cette instruction soit antichrétienne, et l'enfant est menacé de perdre sa foi pour toujours, c'est-à-dire le trésor le plus sacré de son âme ! Or, Jésus a dit, d'un mot d'une profondeur inégalable : « Qui n'est pas avec moi, est contre moi ! » On ne peut pas être neutre. La neutralité, c'est de l'hostilité avec l'hypocrisie en plus ! Les écoles officielles, qui affectent la neutralité envers la religion, sont donc au fond essentiellement et irrémédiablement des écoles antichrétiennes.

Il n'y a donc pas une Eglise chrétienne digne de ce nom qui puisse accepter la formule de la neutralité scolaire, véritable duperie pour le croyant.

A la lumière de ce bref rappel des principes, essayons de nous rendre compte de la question scolaire en Angleterre, sous le gouvernement travailliste.

Le ministre de l'Instruction publique du cabinet Mac-Donald a présenté, au cours de 1928, un Bill ou projet de loi dont la disposition centrale était le relèvement de l'âge scolaire obligatoire jusqu'à quinze ans. Mais l'accroissement considérable de la population scolaire qui doit découler de ce relèvement nécessitera forcément de nouvelles constructions. Or, depuis très longtemps, les catholiques réclament de l'Etat la prise à sa charge des dépenses de constructions dans les écoles libres aussi bien que dans les écoles officielles. L'Etat s'est refusé jusqu'ici à toute concession. Après de longs atermoiements, le ministre travailliste, M. Trevelyan, a proposé aux écoles confessionnelles de leur accorder, lorsque les municipalités y consentiraient, un subside de 50 % pour les constructions nouvelles. Mais, en échange, l'Etat recevrait le droit de nomination des instituteurs dans les établissements privés, nomination qui appartient actuellement, — cela va sans dire, — aux propriétaires ou administrateurs religieux. Le marché proposé était singulièrement onéreux. La nomination des maîtres par l'Etat équivaut à un abandon du contrôle de l'enseignement par les groupements religieux qui ont créé les écoles confessionnelles. Ce serait une source de conflits continuels. Comment empêcher l'Etat de nommer des instituteurs agnostiques, libres-penseurs, ou même athées, dans les écoles libres, s'il lui prenait fantaisie de le faire ? Or, l'Eglise anglicane, — et c'est un des grands reproches que les vrais croyants lui font, — accepta le compromis et capitula. La hiérarchie catholique, au contraire, aperçut fort bien le danger et garda sa liberté. A la fin de mai 1930, on était arrivé à une impasse.

Le Bill passa, à la Chambre des Communes, en seconde lecture, le 29 mai 1930. Les députés catholiques le votèrent sous réserve. La discussion des articles devant se faire immédiatement, ils déclarèrent qu'ils voteraient contre la loi, s'ils n'obtenaient pas les amendements nécessaires. Le Bill n'avait obtenu que 57 voix de majorité. Un certain nombre de libéraux et la plupart des conservateurs s'y opposaient, pour des raisons financières. La campagne catholique avait donc un point d'appui très puissant dans les circons-

[1] Et non de Manchester, comme le dit, par inadvertance, M. Couturier.

tances mêmes. Elle recommença aussitôt avec force. Protestations, tracts, lettres à la presse, meetings, sommations aux députés de s'opposer au Bill ou de l'amender, rien ne fut épargné. En Angleterre, la loi de la lutte politique est ce qu'on nomme le « fair play, » le franc-jeu. Démontrer qu'une loi est injuste, qu'elle ne traite pas tous les citoyens sur un pied d'égalité, est un argument très fort. Les catholiques avaient beau jeu à prouver, — comme le font du reste sans succès les catholiques de France, — que l'on n'est pas juste envers eux, en laissant à leur charge des frais considérables que l'on épargne aux partisans de l'agnosticisme, pour qui l'école neutre est l'école idéale, tandis que pour eux cette école neutre est évidemment une école hostile. Il y eut un grand meeting à Liverpool le 25 juin, un autre à Manchester le 30 juin, un troisième à Blenheim-Place le 14 juillet, un quatrième à Salford le 15 octobre, etc. Les évêques, le cardinal Bourne en tête, les archevêques de Liverpool et de Birmingham à sa suite, se dépensaient sans relâche dans ces immenses réunions et proclamaient le droit des catholiques à ne pas être traités en citoyens de seconde zone. Ils dénonçaient le danger du Bill pour les écoles religieuses, son injustice vis-à-vis des contribuables catholiques, le double jeu du ministre qui cherchait à vendre au plus cher cette participation de l'Etat à une dépense publique, réclamée depuis si longtemps par les catholiques.

Emu sans doute par ces énergiques protestations, le ministre retira son projet à la fin de la session d'été. Il se proposait, disait-il, de reprendre le Bill en octobre, en se bornant à faire voter le principe, sur lequel une majorité pouvait se former, du relèvement de l'âge scolaire. On laisserait de côté le problème irritant des subsides aux écoles confessionnelles. Cette solution était insidieuse. Car, du relèvement de l'âge scolaire dépendait tout le reste : constructions nouvelles, écrasement des catholiques devant l'énormité des dépenses à prévoir, triomphe des écoles officielles neutres ou anglicanes. Les catholiques aperçurent immédiatement le péril et poursuivirent sans répit leurs protestations durant toute la fin de 1930.

Pour montrer la bonne volonté des catholiques, l'archevêque de Birmingham, Mgr Williams, imagina un compromis inspiré du régime actuellement en vigueur en Ecosse [1] : l'Etat recevrait le droit de nomination des maîtres dans les écoles confessionnelles, à la construction desquelles il aurait participé, mais il ne pourrait les choisir que sur une liste dressée par les autorités ecclésiastiques après examen. Le *Times educational Supplement* déclara ce compromis raisonnable et conseilla au ministre de l'accepter. Mais M. Trevelyan ne souffla mot, ce qui ne justifiait que trop les craintes des catholiques.

En octobre 1930, il déposa son nouveau Bill qui passa en première et seconde lecture, à une majorité de 67 voix. Mais dès que l'on passa à la discussion des articles, le ministre dut accepter un amendement libéral reportant, en toute hypothèse, l'application de la loi, pour raison financière, au 1er septembre 1932. Tout le monde accordait du reste qu'il était impossible d'avoir achevé les constructions nécessaires avant le mois d'avril 1931, date d'abord fixée par le ministre pour l'application de la loi.

M. Trevelyan ne cessait d'affirmer que les écoles confessionnelles pourraient reprendre les négociations avec le gouvernement, au sujet des subsides, après le vote de la loi ; mais il se refusait à toute promesse et à tout débat sur ce sujet, avant que le Bill fût adopté.

En présence de cette obstination, un député travailliste catholique, M. John Scurr, Vice-Président du Comité consultatif du parti travailliste, déposa un amendement ajournant au contraire la discussion de la loi, jusqu'à ce qu'un arrangement fût intervenu au sujet des subsides. Et pour mieux marquer sa désapprobation de l'attitude du ministre, il démissionnait de ses fonctions de Vice-Président. Son raisonnement était d'une logique impeccable. Puisque l'une des grosses difficultés du Bill, disait-il, est d'ordre financier, il est nécessaire de savoir avant tout dans quelle mesure les groupements confessionnels y pourront contribuer. Cette question prime toutes les autres. Or, le concours des groupes confessionnels dépend à son tour de l'attitude du gouvernement. C'est donc cette question des rapports de l'Etat avec les écoles confessionnelles qu'il faut régler avant toutes choses.

Le ministre sentit la force de cette argumentation. Il essaya de convoquer, pendant les vacances de Noël 1930, une réunion des intéressés : représentants catholiques, anglicans, non-conformistes, délégués de la N. U. T. (*National Union of Teachers*, Union nationale des Instituteurs). La réunion échoua complètement par le sectarisme des non-conformistes et des délégués de la N. U. T., obstinés à n'admettre en aucun cas que l'Etat consentît des subsides aux écoles catholiques.

Le ministre alors essaya de courir sa chance aux Communes. Mais l'amendement Scurr, discuté le 21 janvier 1931, et repoussé par le ministre, fut adopté par 33 voix de majorité. C'était un grand succès pour les catholiques. Le ministre, qui n'avait pas posé la question de confiance, accepta galamment sa défaite, modifia sa loi en conséquence, et la fit voter en troisième lecture. Mais, décidé à ne pas reprendre de difficiles négociations avec les groupements confessionnels, il démissionna le 27 février.

L'amendement Scurr porte que « la présente loi n'entrera en vigueur qu'après le vote d'un règle-

[1] Il ne faut pas oublier que si l'Ecosse est politiquement réunie à l'Angleterre, elle jouit d'une certaine autonomie législative et possède son régime particulier, sur beaucoup de points importants.

ment préalable autorisant les caisses publiques à contribuer aux dépenses que nécessitera l'application de ladite loi dans les écoles privées. »

Il est sûr que l'esprit de l'amendement est que les subsides doivent être accordés aux écoles catholiques. Si on les refusait, les catholiques voteraient contre la loi et elle échouerait totalement. De plus, les catholiques ne sont pas liés à l'avance par la loi. Ils ont les mains libres pour discuter sur la question des subsides, et s'ils n'obtiennent pas satisfaction, ils se réservent de combattre la loi à outrance. Si le ministre passe outre, toutes les dépenses de constructions nouvelles retomberont sur l'Etat, et comme ces dépenses sont énormes surtout pour un budget déjà obéré, le gouvernement se heurtera de nouveau à des obstacles insurmontables. Cette fois, c'est le ministre qui est lié par la perspective du fardeau qu'il peut être amené à imposer au Trésor public.

Quels subsides seront accordés aux écoles catholiques, quelles conditions leur seront imposées, c'est ce que l'avenir dira. Mais la position stratégique des catholiques est excellente pour l'instant, et l'on peut compter sur leur énergie et leur intelligence manœuvrière pour en tirer, pour la justice de leur cause, toutes les conséquences possibles. M. Trevelyan s'est laissé impressionner plus qu'il ne convenait par l'attitude des nonconformistes et des délégués de la N. U. T. Il n'est pas admissible que leur sectarisme devienne la loi de l Etat. Dans le vote de l'amendement Scurr, 40 députés travaillistes, — les députés catholiques du parti en tête, naturellement, — ont voté contre le gouvernement. Un pasteur non conformiste leur a reproché, à ce propos, « d'avoir fait passer les intérêts de leur Eglise avant ceux du pays ! » On est confondu de la mentalité qui a inspiré ce reproche, comme si le fait de défendre les droits de Dieu à l'école pouvait être opposé aux intérêts du pays !

« Ainsi, conclut fort justement M. Couturier, la nouvelle année s'est ouverte pour les catholiques anglais par une « Victoire de la Marne. » La lutte n'est pas terminée, mais l'enjeu du conflit n'est pas douteux. Nous les en félicitons cordialement. »

IV

De l'Angleterre, nous passerons à l'Allemagne. Le *Correspondant* des 25 mai et 25 juin a publié deux beaux articles de M. Robert d'Harcourt intitulés : *Catholicisme et Elites intellectuelles dans l'Allemagne et la France d'Après-Guerre*.

M. d'Harcourt est un des hommes qui connaissent le mieux chez nous l'Allemagne catholique. Il a eu, récemment, dans les *Etudes*, de vives discussions avec le Dr Eibl, de Vienne, à propos de l'attitude des catholiques français à l'égard du traité de Versailles, que le Dr Eibl juge souverainement injuste et cruel pour l'Allemagne et dont il réclame la révision sur un ton pathétique et agressif. Le Dr Eibl répondait à M. d'Harcourt dans la *Schönere Zukunft*, que nous avons souvent citée ici-même et citerons sans doute encore, et dont nous apprécions la valeur documentaire sans approuver, pour autant, sa façon d'agir en cette circonstance particulière. Une chose que l'on ne saurait refuser à M. d'Harcourt, c'est de posséder admirablement son sujet, c'est d'observer en toute discussion une modération de ton, une courtoisie, une vigueur d'argumentation, une souplesse de pénétration vraiment hors de pair.

Dans les articles du *Correspondant* que nous nous proposons d'analyser ici, il part du livre de Friedrich Sieburg : *Dieu est-il français ?* [1], dont on a beaucoup parlé au début de la présente année et qui a soulevé un vif mouvement d'opinion en France. Il cite une appréciation de Maurice Brillant, dans la *Vie catholique*. M. Brillant signale l'essentielle lacune du livre de Sieburg. Dans son inventaire des richesses françaises, il oublie ses richesses catholiques. Il ne voit que la surface, il ignore ce qui est en profondeur. C'est du reste un trait commun des observateurs allemands qui viennent chez nous. Thomas Mann avait déjà commis la même faute dans sa *Pariser Rechenschaft*, « Compte-rendu parisien. »

M. d'Harcourt croit que cette absence de compréhension vient chez les Allemands de la recherche du complémentaire. Comme la vie allemande manque de brillant, d'éclat, d'expansion extérieure, « le Germain sent ce qui lui manque le plus..., l'épanouissement dans le sensible. »

Nous ne nions point que cette loi puisse jouer en effet. Il y eut, pendant des siècles, une sorte de fascination exercée par l'Italie sur le peuple germain, qui ne s'explique guère que par là. Mais si beaucoup d'Allemands ne voient pas la profondeur de foi qui subsiste en France, cela ne viendrait-il pas tout simplement de ce qu'ils commencent par poser en principe que le Français est incurablement superficiel, ou plutôt encore parce que le point de vue religieux, surtout catholique, ne les intéresse pas et qu'ils n'y voient encore qu'une manifestation de surface ? Le protestantisme ne dispose pas du tout à comprendre le catholicisme. Il s'attribue à lui-même la profondeur et ne concède à la grande Eglise que le goût de la parade extérieure.

La preuve qu'il doit en être ainsi, c'est que lorsqu'un catholique allemand prend la peine d'étudier la France, ce qui le frappe tout de suite, c'est justement l'intensité de la foi catholique dans de larges portions de la nation française. Ce que Thomas Mann et Sieburg avaient négligé, des informateurs très avertis, tels qu'Ernst-Robert Curtius et Hermann Platz, l'ont très bien aperçu. Plus récemment, un prêtre allemand, le Dr Mœnius, collaborateur de l'*Allgemeine Rundschau*, a ouvert au lecteur d'Outre-Rhin, dans un livre tout frémissant de sympathie et d'admiration intitulé *Paris, Cœur de la France*, les ri-

[1] Un vol. in 16 de 370 p., 15 f. ; Paris, B. Grasset.

chesses du Paris mystique. « Après la grâce des horizons de France, il a révélé à ses lecteurs la profondeur de ses paysages spirituels. »

Ce que le Dr Mœnius avait si bien dit, un autre allemand, un philosophe rhénan, catholique converti, Peter Wust, vient de le redire d'une façon saisissante.

Le 1er mai 1928, il débarquait à Paris. C'était sa première visite en France. A peine arrivé, il courait à Notre-Dame. Ce qu'il y cherchait, ce n'était pas seulement le « bleu adorable » des vitraux, ni le « clair-obscur mystique » du sanctuaire. Son œil se dirigeait vers ce pilier de droite de la nef où Paul Claudel s'était appuyé, un matin de Noël, il y aura 45 ans cette année même, et où entendant chanter l'*Adeste fideles*, après de longues années de sécheresse et d'erreur, il s'était senti de nouveau envahi par la foi.

Peter Wust avait connu le même sort que Paul Claudel : « les dures étapes usantes le long de la route du doute. Lui aussi, à un détour de chemin, avait brusquement rencontré la lumière de la Croix. » Né en 1884, sur les bords de la Sarre, de parents catholiques, il avait grandi dans l'atmosphère du catholicisme traditionnel. Admirablement doué pour le travail intellectuel, il avait suivi la carrière universitaire. Ses habitudes pieuses s'étaient desséchées. La foi s'était détachée de lui faute d'être défendue au jour le jour, contre l'empoisonnement sournois de la pseudo-mystique scientifique. Son sort était celui de son âge : « Il subissait le pesant destin de sa génération. » « Dans des pages poignantes, il a dit, plus tard, la situation du catholique entre 1870 et la Grande-Guerre, tragique situation d'isolement et d'exil au milieu d'un pays emporté par le vertige de la victoire et grisé par ses conquêtes dans le domaine de la pensée autant que dans celui de la matière. C'est lui qui, le premier, a prononcé le mot, devenu célèbre, de « ghetto » catholique... Les catholiques, les ponts coupés avec les grands courants de leur temps, vivaient en marge de leur peuple, comme « des citoyens de seconde zone. » Réduits à la défensive, ils laissaient l'initiative des opérations à l'adversaire et se cantonnaient dans une apologétique ombrageuse, « peureusement repliée sur elle-même. » Peter Wust « a parlé de la fascination qu'exerçaient sur ses compagnons d'Université et sur lui-même les « sombres splendeurs du Kantisme » (Kant lockte uns mit seiner dunklen Pracht). Le catholicisme allemand oubliait ses richesses enfouies dans le passé. Son attitude était, dit Wust, « l'humilité honteuse du mendiant à la porte de l'église. » Au lieu de ramener la jeunesse aux éternelles gloires catholiques, Augustin, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Duns Scot, Suarez, on aimait mieux « harceler le kantisme avec les armes d'une apologétique fragmentaire. » Cette éternelle méthode apologétique, avoue Peter Wust, « parvenait à nous gâter la beauté de ligne classique et la sérénité de lumière du thomisme. Vraiment, il manquait à nos maîtres le talent le plus élémentaire pour éveiller, animer les jeunes esprits. »

« Une fortune que je n'hésiterai pas, ajoute-t-il, à appeler favorable, me fit débuter dans les fonctions de professeur de lycée, à Berlin, en 1910. Ce fut là que je mesurai dans ma propre personne, avec une honte brûlante, le degré de déchéance attaché au fait d'être né et d'avoir grandi dans le ghetto de la culture. Ce fut là que je compris ce que c'est que de vivre parmi les siens comme un réprouvé et un paria de l'esprit. Parmi mes collègues, il ne se trouva qu'un juif (qui, plus tard, devait se faire un nom comme biographe de Stuart Mill) pour se joindre à moi, pour me témoigner quelque bienveillance et essayer de « comprendre » le catholique que j'étais. « Tout cela n'était qu'une question de race, » me disait-il avec bonté et en guise de consolation. Je ne saisis même pas alors toute l'ironie du Destin qui tenait dans ce fait : un paria se joignant à un autre paria, au milieu de chrétiens qui considéraient le catholique que le hasard leur donnait comme collègue comme une sorte de phénomène météorologique. »

Et pourtant quelle différence entre l'idéal d'un incroyant et la robuste santé intellectuelle d'un vrai catholique conscient des richesses de sa foi ! « Nous avions planté notre tente, dit joliment Wust, dans les terres de rêve de l'idéalisme germanique, charmant notre regard à quelques belles fleurs d'art et de pensée, au milieu desquelles fleurissait le doute du siècle. »

Au fond de ce dilettantisme se cachait le monstre hideux de la désespérance : « On avait renoncé à demander à la vie la réalité d'un espoir, c'était assez lui faire confiance que d'en attendre une illusion. »

Arriva la guerre. Catastrophe formidable pour l'Allemagne. Le 4 octobre 1918, Peter Wust entrait dans le cabinet de travail du maître qui, avec Georg Simmel, avait exercé sur sa pensée la plus profonde action, Ernst Tröltsch, et c'était pour l'entendre prononcer ces étonnantes paroles : « Nous assistons maintenant à la catastrophe extérieure, mais le revers de nos armes, la désagrégation extérieure, n'est que la conséquence tardive de notre effondrement intérieur depuis Hegel. Toute notre vie, depuis la mort d'Hegel, n'est que la lente et progressive banqueroute de notre foi traditionnelle en la puissance de l'Esprit et en son action dans l'évolution du monde. »

« Je revins dans ma province, dit Wust, comme écrasé, anéanti. Les oreilles encore toutes pleines du son de l'effrayant verdict du penseur de Berlin, je me mis à ma table de travail, pour lancer comme un défi au néokantisme du siècle le mot d'ordre de la renaissance de la métaphysique. »

Deux ans plus tard, il publiait un beau livre intitulé précisément : *Die Auferstehung der Metaphysik*, la Résurrection de la Métaphysique (1920).

Ce livre marque le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire du catholicisme allemand. Les catholiques commençaient à respirer, à se sentir en union avec le peuple « Il avait fallu la « détresse d'âme » dans laquelle l'Allemagne sombrait, pour lui révéler les sources fraternelles du catholicisme. » Ce réveil triomphant du catholicisme allemand, ce fut Peter Wust qui le claironna dans un article de la *Kölnische Zeitung*, de mai 1924, « qui reste une date dans l'histoire de la pensée allemande. » Il commençait par constater l'existence en Allemagne d'un nouveau « front de culture, » d'une ligne de bataille spirituelle, allant de Vienne à Cologne, en passant par Francfort et Munich. En Autriche, de vigoureux bataillons se pressaient autour du Dr Eberlé, directeur alors du *Neues Reich*, et aujourd'hui de la *Schönere Zukunft*, tandis qu'en Allemagne le point de ralliement était la revue de Karl Muth, *Hochland*, devenue en peu de temps « le plus remarquable organe d'expression de l'Intelligence allemande. »

« Dans le crépuscule virginal, écrivait Wust, les oreilles se tendent. Le cri du coq perce l'air matinal. D'où viennent ces appels de la première heure ? Point de doute là-dessus : l'Allemagne, à la suite de sa défaite, a fait un examen de conscience ; elle se tourne vers de nouvelles valeurs culturelles. A cette solennelle bifurcation, c'est le catholicisme qui a la plus grande part. »

« Le libéralisme, qui se nourrissait, hier encore, des miettes du déisme, a confessé sa pauvreté et dévoilé sa nudité. Il a laissé glisser de ses mains ses dernières cartes. Le décor, si brillant naguère, s'est effondré, et la disette, l'affreuse et plate misère du fond de la scène où trônait hier encore le naturalisme, nous apparaît béante. Faut-il s'étonner qu'un esprit aussi soucieux des valeurs essentielles, aussi habitué à aborder les problèmes de la vie par ses seules dimensions de profondeur qu'Ernest Tröltsch, ait, avec un soupir, livré sur son lit de mort, — la chose a été certifiée, par ses proches, — le capital aveu que l'unique solution, pour l'homme qui regarde en face la vie, est la solution catholique ? »

A partir de ce moment, « la jeunesse et l'offensive ont changé de camp. » C'est l'adversaire insolent de la veille qui fait figure de retardataire, comme chez nous le ridicule jacobin anticlérical. En Allemagne, pays de la métaphysique, c'est surtout dans le domaine de la pensée que le revirement est profond. « La tombe du plus fanatique apôtre de Kant, Hermann Cohen, est encore fraîche et déjà son école se désagrège. L'un après l'autre, ses compagnons connaissent l'illumination de Damas. La forteresse de Marbourg est évacuée, Natorp a capitulé, Liebert a capitulé... Sur le siège d'Hermann Cohen, pontife incontesté de l'idéalisme kantien, ne voilà-t-il pas maintenant Nicolaï Hartmann, avec des principes directeurs entièrement nouveaux ? Métaphysique de la connaissance, catégories, ontologie, philosophia prima, retour à l'Aristotélisme, — qui donc, il y a dix ans, eût entrevu des thèmes spéculatifs de cet ordre ? »

Ce que Nicolaï Hartmann faisait dans le domaine de la philosophie spéculative, son compagnon de route et de pensée, Heinz Heimsöth, le faisait sur le terrain de l'histoire de la philosophie. La philosophie de l'histoire enseignée par l'école néo kantienne, la « fable traditionnelle » des vieilles chaires officielles, « gisait sur le sol comme une fleur qui a perdu, un à un, tous ses pétales. »

Ce réveil du catholicisme allemand s'accompagne de publications remarquables, de profondes études sur la philosophie du Moyen-Age, signées des noms les plus brillants : cardinal Ehrle, Hertling, Bäumker, — de beaux travaux spéculatifs dus à Grabmann, Dyroff, Rademacher, Krebs, Ettlinger, Joseph Geyser. Des écrivains de premier ordre se révèlent : Romano Guardini, au premier rang ; des Jésuites à sa suite : Peter Lippert, Dunin-Borkowski ; des penseurs tels que Bernard Jansen et surtout Erich Przywara. Des gros ouvrages, — suivant une loi bien connue, analogue à celle de la chute des corps lourds ou de la dégradation de l'énergie en chaleur, — les idées tombent dans les brochures, les tracts, les articles de journaux, les romans eux-mêmes. Le professeur protestant Hermann Hermelink, de Marbourg, reconnaissait, loyalement et généreusement, dans un livre intitulé : *Katholizismus und Protestantismus in der Gegenwart* (1923), l'inquiétude qui étreignait le protestantisme en face des progrès du catholicisme.

Il est remarquable que ce renouveau du catholicisme correspond en Allemagne à une compréhension plus intelligente de la France. « Nous avions vécu, avoue Wust, dans l'idée d'une France agonisante, dont toute l'évolution n'était, depuis Voltaire, qu'un glissement toujours plus accentué vers l'abîme. De ce lit d'agonie de l'Histoire, elle ne se relèverait, pensions-nous, plus jamais ! » Or, les années qui suivent 1918 sont des années de découverte de la vraie France. On constate que les Français ont tiré « plus de profit grave de leur défaite en 1870 que les Allemands d'une victoire trop vite conquise. » On s'aperçoit que les Français ne sont pas tous des incroyants, qu'il y a chez eux de magnifiques catholiques, des convertis que la lumière de la foi a splendidement éclairés et dont elle a fécondé le génie. On découvre les noms de Francis Jammes, de Claudel. Les livres d'Hermann Platz et de Ernst Curtius sont en Allemagne une révélation.

Wust terminait son article de mai 1924 par ces mots enthousiastes : « Comme le héraut du Moyen-Age, je m'approche du parapet du donjon et, de toutes les forces de ma voix, je crie à l'intérieur de mon pays : « Catholiques d'Allemagne, votre heure est venue ! »

Hélas ! ce beau mouvement tourna court Pour quelles raisons toutes ces fleurs printanières furent-elles flétries sans avoir donné de fruits ?

C'est ce qu'il serait long et difficile de dire. « Un brusque revirement, a écrit Wust en mai 1929, se produisit bientôt. Le magnifique élan de jeunesse de l'intelligence rhénane se ralentit brusquement, se replia comme la vague qui se retire à marée basse. Notre vieux mal héréditaire, le dissolvant besoin de critique, d'une critique acharnée à se détruire, anéantit les semences qui levaient. Il ne resta plus, pour ceux qui voulaient aller jusqu'au terme du chemin où ils avaient commencé de marcher, que la détresse et l'isolement. »

C'est sous l'impression de cette détresse qu'il débarquait, le 1er mai 1928, à Paris et se rendait immédiatement à Notre-Dame, pour y faire un pèlerinage au pilier « historique » de Claudel ! Il resta quelques semaines seulement à Paris. Mais il eut la bonne fortune d'y rencontrer, dans l'intimité la plus confiante, un certain nombre d'intellectuels catholiques français, parmi lesquels ses introducteurs furent Jacques Maritain et Charles du Bos. Il saisit très vite les différences qui séparaient le jeune mouvement catholique chez les intellectuels français de celui de son pays. D'une part, nos catholiques intellectuels ont une admirable puissance d'expansion. Ils gardent le contact avec leurs compagnons d'incroyance de la veille et possèdent de merveilleuses habiletés pour les rejoindre, les envelopper de leur brûlante charité, les gagner, quand il se peut, à la rayonnante vérité dont ils sont si fiers d'être les hérauts. Le zèle des âmes est une marque de l'état de grâce ; le catholique vrai est un conquérant, il est un apôtre. La facilité de jonction est un des traits du catholicisme français. — Wust note en outre ceci qui lui paraît tout à fait spécifique : une liberté d'action qui fait défaut à son frère d'outre-Rhin. Ce dernier est, depuis Luther, cantonné dans une attitude craintive ; il ne connaît et ne pratique que la guerre défensive, la guerre de position. S'il en sort un instant, on dirait qu'il prend peur de sa propre audace, comme cela arriva après le beau réveil sans lendemain de 1918-1924. Il pratique une « éternelle apologétique. » « Le catholicisme français songe moins à se couvrir qu'à se donner. Il va vers son époque dans la franchise et la confiance, mains ouvertes et sans armes. Il y a en lui la sérénité d'audace de la jeunesse et comme une surabondante disponibilité » — Enfin Wust est encore plus frappé de cet autre trait, tout à fait caractéristique : l'ouverture d'esprit du côté des tendances les plus violemment divergentes, unie à la flamme mystique de la prière. Tandis que l'individualisme reste le caractère dominant du catholique allemand, tandis que les catholiques ont peine à se rejoindre, à penser ensemble, en Allemagne, il existe une véritable fraternité d'armes chez les catholiques de France. « Ces hommes, écrit Wust, non seulement pensaient, mais priaient ensemble. Et c'était là le point principal à mes yeux. C'était cette vie de prière partagée qui réalisait entre ces esprits une qualité d'union qu'il ne m'avait point été donné, jusqu'alors, de rencontrer. Certes, entre eux subsistaient des divergences de points de vue. Mais, au-dessus de ces divergences, il y avait comme base commune d'entente l'immense postulat de la réalité surnaturelle. » Il ne peut s'empêcher de comparer cette fraternité à l'union des premiers chrétiens. Ce Cénacle d'intellectuels qu'il nomme curieusement « la Commune de l'Intelligence parisienne » le ramène à la primitive Eglise. Il ne s'est point arrêté à l'aspect extérieur du grand Paris, à cette douceur d'atmosphère que goûtent assez généralement les étrangers, mais il est allé droit aux profondeurs. Et là même il a su faire un choix. « Ce Rhénan a su découvrir, avec une sûreté d'intuition surprenante, le Paris secret, le Paris mystique que tant de Parisiens ignorent : les chapelles crépusculaires de la rive gauche, les retraites ardentes et muettes, dont la seule clarté est le point fixe du sanctuaire et où la seule prière est celle des âmes. Avec une inlassable ferveur, il a fait le pèlerinage des petites rues provinciales aimées de Huysmans. »

A vrai dire, on a fait un grief, au-delà du Rhin, à Wust de n'avoir vu à Paris que les chapelles. On lui a reproché la partialité dans l'amour. Il a écarté les ombres. Le reproche est légitime, comme le serait celui que l'on ferait à Abraham d'avoir cherché seulement dix justes dans Sodome. Que comptent les ombres, en face des profondes lumières qu'il a aperçues ? Wust n'a pas voulu faire un inventaire. Il a reçu un choc salubre dans sa sensibilité de croyant. Il veut le transmettre à ses compatriotes ; c'est toute son ambition, et elle est assez haute. Nous savons bien que la France n'est pas sans défauts. Nous bénissons Dieu pourtant des trésors de foi qu'il a daigné y conserver ! Wust, certes, est d'un enthousiasme qui étonne. Il va jusqu'à dire que ce milieu de l'Intelligence catholique française, qu'il a fréquenté, lui apparaît comme une terre enchantée, une sorte d' « île sacrée, isolée au milieu de la grande rumeur du monde, au milieu de tout le tragique dans lequel se débat l'Univers, » enceinte d'élection « sur le sol de laquelle les forces du mal semblent avoir perdu leur pouvoir de dégradation. » Evidemment ce lyrisme nous couvre de confusion. Nous ne voulons y voir que le regret intense d'un homme de foi et de feu, qui souffre de l'isolement, qui a soif d'union fraternelle, et qui veut clamer aux catholiques de son pays : « Aimons-nous les uns les autres ! » Si Wust avait fréquenté notre clergé de France, il saurait aussi que ce qui le tient, cet admirable clergé, debout dans sa pauvreté, debout sous le vent de la persécution, debout dans son zèle, dans sa ferveur, dans sa confiance et dans sa joie, c'est l'étonnante fraternité qui unit plus que jamais tous ses membres !

Le but poursuivi par Wust, il le découvre clairement dans les lignes que voici :

Le peu que j'ai dit suffira peut-être pour nous redonner, à nous aussi, habitants des pays du Rhin,

une nouvelle impulsion, un nouvel élan, vers ce jeune et joyeux printemps religieux qui s'était annoncé si riche de promesses, chez nous, et qui s'est vite ralenti. Pour la première fois de ma vie, dans cette ville qui a reçu la consécration de l'Histoire, où ont vécu, eux aussi, Voltaire et Rousseau, oui, pour la première fois, j'ai senti ce que pouvait être, pour nous autres hommes, la communion dans la foi. N'est-il donc pas possible qu'un jour, nous aussi, sur ce sol rhénan, nous nous sentions unis par les liens d'une véritable communion des âmes ? Est-il donc tout à fait impossible d'imaginer qu'un jour un pont spirituel joigne notre cathédrale de Cologne au vénérable sanctuaire de Notre-Dame, ce pont de l'esprit qui a réellement existé au XIIIe siècle ? »

A l'article de Peter Wust, le directeur même du journal où il avait paru, M. Stocky, répondit par un entrefilet assez bref. Il faisait remarquer que les catholiques de France bénéficiaient d'une tradition historique bien meilleure que ceux d'Allemagne. Ces derniers ont eu à affronter le Kulturkampf. Ils ont vaincu. Mais ils sont restés sur la position et dans l'attitude de défense qu'ils avaient dû adopter. Le catholicisme allemand a tout de même une supériorité sur le catholicisme français : il est *organisé*, il constitue un puissant parti avec lequel il faut compter. Il est *social :* tandis que le catholicisme des intellectuels français, décrits par Wust, est celui d'un cénacle séparé de la foule, le catholicisme allemand reste en contact avec les masses et se jette dans la lutte.

Wust répliqua, dans le même journal du 9 juin 1929. Le sens de son nouvel article était le suivant : — Il ne s'agit point de « collectif » ni de « social ». Ce sont les idées qui conduisent. Les foules suivent toujours. Ce qu'il faut voir par de là les petites querelles politiques de l'heure, pour lesquelles l'organisation est certes une chose désirable et excellente, c'est l'évolution des esprits au sein de l'humanité. Ce dont il s'agit, c'est d'une « mission de l'intelligence catholique. » Notre société est désagrégée. « L'homme moderne s'est, grâce au libéralisme, — lisez en français : radicalisme, — enfoncé trop profondément dans sa destinée pour pouvoir, de lui-même, rompre les chaînes qui le tiennent esclave. Il est enlisé dans *le négatif*. Il a le désir de briser ses liens, il n'en a pas la force. Elle est là, l'heure de notre grande responsabilité, à nous autres catholiques. Si nous la laissons passer, cette heure, sans l'utiliser, c'est sur nous que le verdict de l'Histoire fera retomber toute la responsabilité. » Pour Wust, les terres du Rhin ont reçu une mission de « l'Histoire, » c'est-à-dire de la Providence. Elles sont le terrain de concentration des forces catholiques. C'est là que doit se former le « bataillon sacré, » parallèle à celui qu'un protestant, Karl Barth, a réussi à former, à la honte des catholiques allemands, contre l'incroyance contemporaine. L'époque est malade. L'appel divin se manifeste « dans cette immense nostalgie de l'esprit contemporain, cet appel désespéré vers les forces victorieuses du Désespoir. » Qui donnera une réponse au cri de « détresse métaphysique de l'homme » ? Qui aura pitié de tous ces mendiants de vérité éternelle, que nous apercevons gisants autour de nous ? « Malheur, malheur à nous qui sommes à la table du banquet, conclut Wust, si par paresse, par inertie, nous laissons partir dans la dureté l'affamé de l'esprit qui est devant notre porte et qui mendie humblement le pain de la Vérité et de l'Amour ! »

Mais l'émouvante adjuration de Wust resta sans écho en Allemagne, durant toute l'année 1929. A part l'entrefilet de Stocky, nul ne répondit à ses articles. Il parlait dans « le désert de l'Esprit. » Mais au début de 1930, la *Rhein Mainische Volkszeitung*, la plus vivante et vaillante des feuilles catholiques quotidiennes d'Allemagne, reprit le dernier article du philosophe délaissé. Et cette fois, le retentissement fut assez profond. Il y eut des réponses. Certaines d'entre elles étaient d'un poids particulier :

« Mon cher Wust, lui écrivait Robert Grosche, — l'interprète le plus pénétrant de Claudel en Allemagne, — vous avez raison sur ce point qu'en France, sans aucun conteste, et tout particulièrement à Paris, le catholique se sent chez lui, et qu'au contraire en Allemagne, même dans notre catholique Rhénanie, le catholique, l'intellectuel catholique en tout cas, a toujours un peu le sentiment qu'il vit dans la Diaspora. La raison de ce fait est simple : en France, la vie de l'esprit est toujours, en quelque façon, imprégnée de catholicisme ; au contraire, dans la vie de l'Allemagne intellectuelle, la « pensée catholique » ne signifie rien, et cela en dépit de tous les succès remportés par les catholiques allemands dans le domaine de l'organisation. Le terrain politique est le seul sur lequel nous autres catholiques, nous soyons, en Allemagne, pris au sérieux. Vous vous souvenez sans doute de cette remarque si juste d'un brave pasteur d'Ecosse, que Max Scheler, aimait à raconter, après Tröltsch : « Je ne voudrais pas être curé en Allemagne, ce n'est pas un pays de chrétiens » ; et Tröltsch lui-même, ajoutait : « Il est bien vrai que celui qui, de l'Allemagne, ne connaît que sa littérature et sa vie universitaire, peut dire en toute justesse qu'il ne voit point de trace de christianisme chez nous. » Tröltsch écrivait ces lignes en 1912. La situation n'a point changé en Allemagne à la fin de 1929. »

Toute différente de fond et de forme était la réponse du Dr Waldemar Gurian. M. Gurian est un écrivain acerbe, qui aime à tremper sa plume dans du vinaigre, mais dont l'intelligence est remarquablement pénétrante et lucide. Il reproche à Wust d'avoir inventé de toutes pièces « la Commune de l'Intelligence catholique française. » Il affirme que les grands chefs de l'intelligence française sont reniés ou méconnus de leurs frères dans la foi. « Qui donc lit Claudel, s'écrie-t-il, dans les milieux catholiques français aujourd'hui ? » Puis, ayant liquidé ses explications sur la France, il passe à l'Allemagne. Il n'est pas, du reste, plus indulgent pour son propre pays. Quelle est donc la situation de l'intellectuel catholique d'Allemagne sur sa propre terre ? « Tragique », c'est le mot de M. Gurian, comme de M. Wust. « Tragique » dans l'isolement par rapport à ses frères séparés, d'une part, par rapport à ses frères dans la foi, d'autre part ! L'intellectuel catho-

lique français a certes à combattre. Il le doit faire allègrement, parce que c'est l'une des conditions de la vie d'ici-bas et sans doute une des conditions principales de sa bonne santé spirituelle. Mais du moins il rencontre sur sa route quelque chose : il trouve la critique, la contradiction, on s'explique avec lui, on l'approuve ou on le combat. L'intellectuel allemand ne trouve devant lui que le vide et le silence.

La Révolution protestante a fait de la vie catholique en Allemagne « une chapelle, » qui n'est jamais réellement prise au sérieux. Elle n'a de chance de se faire entendre qu'aux heures de détresse nationale. Il lui faut de la catastrophe pour se faire écouter. Dès que l'atmosphère d'orage s'éloigne, elle rentre dans l'isolement qui est sa condition ordinaire. On l'a vu après l'effondrement de la guerre. Il y eut un véritable renouveau, un sommet inespéré fut alors atteint. Plus tard, le cours régulier de la vie reprenant, « la pensée catholique, comme problème actuel, recula de nouveau. » C'est ainsi que dans les années 1920 1922, le philosophe du jour est Max Scheler qui fait alors figure de champion du catholicisme, bien qu'il s'en soit détourné depuis ; — mais en 1930, le philosophe du jour est Martin Heidegger, « qui, né catholique, est aujourd'hui tout à fait éloigné de l'Eglise. » La vérité, poursuit M. Gurian, est que toute l'initiative, dans le monde de la pensée, est aux mains du protestantisme. C'est lui qui mène le jeu. Et la part du catholicisme, « quelque grande que soit son œuvre dans le peuple, » c'est, « dans l'ordre de l'intelligence : le silence. » « L'Allemagne protestante, dit-il, parlait et l'Allemagne catholique se contentait de répondre. Réponses qui pouvaient toucher des problèmes centraux, mais ne modifiaient point la tradition. »

Mais l'isolement de l'intellectuel allemand par rapport à ses frères séparés, si tragique qu'il soit, l'est beaucoup moins que par rapport à ses frères dans la foi. Là c'est l'incompréhension totale. On se demande même ses raisons d'exister. « Quelle est donc, dit M. Gurian, la position de l'intellectuel catholique en Allemagne ? Les catholiques, dans leur ensemble, ne ressentent nullement cet ébranlement de l'époque auquel le mot d'Ernst Tröltsch, cité par Wust, donne une si saisissante expression. L'ébranlement de l'époque, ils ne l'aperçoivent que sous l'angle moral, pédagogique, politique, etc. » Que nous importe toute la philosophie, de Kant à Heidegger ? « Les systèmes changent tous les jours ; à quoi bon toutes ces recherches problématiques, qui n'aboutissent à aucun résultat tangible ? » Sans doute, on peut considérer le philosophe catholique comme une sorte de décor utile dans l'Eglise. Il sert à démontrer que les catholiques aussi pensent. Mais le philosophe n'est qu'un luxe. « Le catholicisme allemand, dans sa vie foncière, reste, en dépit de certaines marques d'estime et de certaines utilisations passagères, sceptique et, en définitive, fermé devant le monde intellectuel. »

M. Gurian donne de ce fait une explication qui est à recueillir. Il prétend que « les incontestables et éclatants succès remportés sur le terrain politique par le Centre, devenu, depuis la Guerre, l'arbitre de la situation, ont été un destin fatal pour la pensée catholique. » On a cru pouvoir appliquer au domaine de la pensée les méthodes qui avaient si bien réussi dans celui de l'action politique. Mais sous prétexte d'organiser la science catholique, on en est resté, dans le camp catholique, à un idéal déjà périmé, et qui appartient totalement au XIX[e] siècle. « Le savant catholique fait aujourd'hui figure de collectionneur de documents, il est isolé de la réalité vivante, sur laquelle agissent de toute la force de leur pensée des hommes comme Heidegger, Mannheim, Jaspers, etc. » Longuement M. Gurian critique l'organisation intellectuelle de son Eglise. Il n'épargne même pas les Facultés de théologie catholiques. Il leur reproche, à elles aussi, un manque de contact avec les problèmes de principes, un enlisement dans le concret, un « historisme qui conserve sa valeur comme assemblage de documents, mais qui reste désarmé devant les méthodes, plus subtiles, de la sociologie actuelle et de l'histoire de l'esprit. » Comme remède, M. Gurian réclame une hausse de niveau et de qualité dans la production spirituelle, une rigueur impitoyable pour le médiocre et le banal, un renouvellement de la curiosité de l'esprit pour les grands problèmes qui passionnèrent les maîtres de la pensée catholique des siècles passés. D'un mot cinglant, il réclame la fin de la « dictature d'une médiocrité sans visage. »

Ces idées, le même auteur les a reprises dans un article de la *Schönere Zukunft,* du 18 janvier 1931. Il dit avec raison que « l'écrivain catholique a reçu un rôle : celui d'être missionnaire au milieu du monde moderne, point seulement de combattre en soldat ce monde moderne. »

De tout cela, nous avons, nous Français, mieux à faire que de nous enorgueillir. Les aveux d'un Peter Wust et d'un Gurian témoignent d'une singulière clairvoyance. Ce ne sera jamais sans péril que la foule des croyants s'isolera des penseurs. Les Allemands s'en aperçoivent, et de la conscience qu'ils en prennent il est difficile que le remède ne jaillisse pas : un malade qui connaît sa maladie et qui a la force virile de la regarder en face a bien des chances de la vaincre. Quant à nous, félicitons-nous d'avoir des équipes de savants et de penseurs catholiques, — grâce notamment à nos Universités catholiques, usant de la liberté qu'elles possèdent, et dans la mesure où elles la possèdent, — qui renouvellent incessamment les points de vue sous lesquels il convient d'envisager l'éternelle vérité dans ses rapports avec les contingences quotidiennes. Prenons acte de cette profonde parole de Peter Wust, que ce n'est point autour des masses que se livre actuellement le plus pressant combat, mais bien « dans les hautes régions » et « entre quelques centaines de têtes en Europe. » Encourageons par notre ac-